

Paul Lejeune, missionnaire de Nouvelle-France, le premier linguiste et grammairien de l'innu, Guy Laflèche. Les Éditions du Singulier Ltée, Laval, 2017, 318 p.

Şükran Tipi

Volume 49, numéro 1, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066764ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066764ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

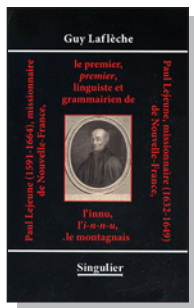
0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tipi, Ş. (2019). Compte rendu de [*Paul Lejeune, missionnaire de Nouvelle-France, le premier linguiste et grammairien de l'innu, Guy Laflèche. Les Éditions du Singulier Ltée, Laval, 2017, 318 p.*] *Recherches amérindiennes au Québec*, 49(1), 95–96. <https://doi.org/10.7202/1066764ar>



Paul Lejeune, missionnaire de Nouvelle-France, le premier linguiste et grammairien de l'Innu

Guy Laflèche. *Les Éditions du Singulier Ltée, Laval, 2017, 318 p.*

LE PRÉSENT LIVRE de Guy Laflèche constitue le douzième ouvrage publié par les Éditions du Singulier dont l'auteur est lui-même fondateur. Professeur retraité du département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, le chercheur pose d'entrée de jeu le cadre de son étude et les fondements de son travail d'édition critique qui, selon lui, comprend l'application de quatre sciences des études littéraires : l'étude bibliographique, l'étude du texte, la recherche et l'étude de ses sources ainsi que l'étude de sa genèse ou de sa rédaction (p. 23).

Sept chapitres solidement documentés et contextualisés, à savoir le cadre de recherche (chap. I), l'étude diachronique de l'ethnonyme désignant les Innus (chap. II), la mise en perspective des compétences linguistiques de Paul Lejeune (chap. III), l'édition critique du chapitre 11 de la Relation de 1634 (chap. V), le travail de grammairien et de lexicologue du missionnaire de la Compagnie de Jésus en Nouvelle-France (chap. VI) et le travail de rédaction en langue innue (VII), nous donnent accès au portrait du missionnaire jésuite à l'intérieur du contexte de son époque et font saisir l'impact de son travail.

Réalisé « par morceaux » (p. 24), ce livre, dont chacun des chapitres

pourrait tenir et être publié individuellement, est ainsi consacré au linguiste, au lexicologue et au grammairien Paul Lejeune qui, comme le démontre justement Guy Laflèche, peut aussi être considéré comme le premier rédacteur européen en innu. Comme le précise l'auteur, le point de départ de l'ouvrage a en fait été un article ayant pour thème l'édition critique du chapitre de la Relation de 1634 qui porte sur la langue innue, comportant entre autres étapes celle consistant à localiser les formes utilisées par Lejeune dans les dictionnaires dits historiques de l'Innu (ceux de Silvy et Fabvre au ^{xvii}^e siècle et ceux de Laure et de La Brosse au ^{xviii}^e). Le travail d'analyse de Laflèche l'avait amené à deux constats qui donnent lieu à deux affirmations clés du livre. Le premier de ces constats est que le dictionnaire de Paul Lejeune, réalisé entre 1632 et 1639, doit être considéré comme étant à la source d'au moins les trois premiers de ces dictionnaires (démonstration détaillée de la minutieuse étude menant à ce constat est faite au chapitre VI). Le deuxième constat, issu des lectures de travaux portant sur lesdits dictionnaires, nous amène à une confrontation autour de l'utilisation inappropriée par « des linguistes » (p. 27) des mots « Nêhiraw », désignant les Innus et étant appliqué aux Naskapis, aux Attikameks et aux Cris du Québec, et « nêhirawêwin » (appellation de langue regroupant supposément quatre dialectes : l'Innu, le naskapi, l'attikamek et le cri, p. 56). Cette confrontation qui, selon l'auteur, a fini par conduire au refus de publication de sa note de recherche réaménagée en article, vise en fait, on le comprendra rapidement à la lecture du récit de la suite des événements (chap. II), les chercheurs John E. Bishop et Kevin Brousseau, ancien coordonnateur de la langue crie au Grand Conseil des Cris du Québec, et par ricochet également Lynn Drapeau, la directrice de mémoire de Brousseau et linguiste spécialiste de la langue innue.

Le fond de la critique faite par Laflèche est la déformation des

entrées des dictionnaires historiques du montagnais, comme, notamment, *nehira8irini8*, « Montagnais », pour les « transformer en un nouveau vocable, avec une nouvelle signification, soit *Nehiraw-Iriniw*, « Nehiraw person » » (p. 56). Il qualifie cette démarche de « dérive lexicale » (p. 55), en plus de pointer la fausse affirmation, selon l'auteur, que le mot « Innu » serait une invention moderne apparaissant dans le dictionnaire de Georges Lemoine en 1901, tandis que l'étude minutieuse du dictionnaire d'Antoine Silvy fait ressortir des indications contraires (p. 36, 57). Ainsi, le terme *Nehirawewin* utilisé par Brousseau serait simplement une reconstruction approximative, dans la graphie du cri, de *nehira8irini8* du dictionnaire d'Antoine Silvy (p. 58; pour une présentation plus élaborée de ces termes historiques, voir Bishop et Brousseau 2018).

Conscient d'être généralement reconnu comme polémiste au sein du milieu universitaire (Laflèche 1992), l'auteur confirme cette réputation en revenant, sans mâcher ses mots, sur le refus de publication, en décembre 2016, d'une note de recherche proposée à la revue *Recherches amérindiennes au Québec* (p. 27-30). Même si Laflèche juge que ce refus n'était pas justifié et donne certains arguments pour soutenir son propos de manière scientifique, le lecteur de cet ouvrage éprouvera peut-être un certain malaise en lisant certains commentaires provocateurs, à tendance diffamatoire envers d'autres chercheurs (p. 26, 55, 58, 79), dont l'un des deux qui avaient évalué et commenté le texte soumis, bonifié et finalement refusé.

Mais le style polémique de Guy Laflèche ne doit pas occulter l'immense travail d'analyse, d'édition et de vulgarisation accompli ici, laissant entrevoir effectivement la culture et le bagage intellectuel de son auteur, malgré quelques rares imprécisions ou généralisations, comme celle stipulant qu'« un Innu et un Cri ne peuvent pas se comprendre mutuellement » (p. 56), affirmation qui serait à nuancer, considérant les liens entretenus par plusieurs générations entre

D'une part, cet ouvrage positionne le travail de rédaction et de compilation du missionnaire Paul Lejeune dans une perspective historiographique à l'intérieur du corpus d'écrits de la Nouvelle-France, et d'autre part, dans une perspective de linguistique diachronique, il situe le travail du rédacteur et lexicologue Paul Lejeune en relation avec notamment les autres dictionnaires et textes historiques concernant la langue innue. Considérant que plusieurs communautés issues de différentes zones dialectes de l'innu ont entrepris la documentation de leur patrimoine linguistique immatériel, par exemple la toponymie locale, à l'aide des dictionnaires historiques de l'innu-montagnais (Tipi, Boivin *et al.* 2014), l'analyse critique de la structure et surtout de la genèse de ces ouvrages de référence est plus que pertinente pour guider les personnes-ressources locales dans leur méthodologie de travail de documentation.

Pour terminer, même si la rigueur observée de la documentation linguistique tout au long du livre en témoigne déjà bien assez, notons la motivation sérieuse de Guy Lafèche pour étudier la langue innue de manière approfondie. C'est peut-être justement ce travail de longue haleine entamé depuis 1991 qui amène le chercheur à reconnaître d'une part la contribution essentielle de personnes-ressources expertes dans la langue innue, notamment celle d'Yvette Mollen et de sa mère, la regrettée Desneiges Mestokosho Mollen, et, d'autre part, l'aide et les commentaires reçus de l'Institut Tshakapesh.

Şükran Tipi

Candidate au doctorat en anthropologie,
Université Laval

Ouvrages cités

BISHOP, J.E., et K. BROUSSEAU, 2018 :
« I Speak Cree, Not Innu. Ethnically
United, Ethnonymically Divided? »,
in St. Gervais, R. Iacovino et M.-A.
Poutanen (dir.), *Engaging with Diversity :
Multidisciplinary Reflections on Plurality
from Quebec* : 159-183. Peter Lang

International Academic Publishers,
Bruxelles, Bern, Berlin, New York,
Oxford, Wien.

LAFLECHE, G., 1992 : *Polémiques*. Éditions du Singulier, Laval.

TIPI, S., H. BOIVIN et M. TREMBLAY, 2014 : « Documenter les connaissances sur le territoire dans un but de sauvegarde et de transmission : mécanismes de collaboration et d'éthique de recherche chez les Pekuakamiulnuatsh », in *Boîte à outils des principes de la recherche en contexte autochtone : éthique, respect, équité, réciprocité, collaboration et culture* : 185-191. Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et Commission de la santé et des services sociaux du Québec et du Labrador. Wendake.



Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone

Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy
et Isabelle St-Amand (dir.). *Mémoire
d'encrier*, Montréal, 2018, 276 p.

DANS UN CONTEXTE où des débats sur la réconciliation, la décolonisation et l'appropriation culturelle battent leur plein au Québec et au Canada, l'anthologie *Nous sommes des histoires : réflexions sur la littérature autochtone* nous offre des outils pour mieux comprendre les perspectives autochtones dans ces débats. Les codirecteurs Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy et Isabelle St-Amand nous livrent, pour la première fois en français, des textes théoriques et critiques d'une sélection de chercheurs autochtones et allochtones du champ des études littéraires autochtones. Alors que la barrière de la langue limite les transferts entre les aires francophones et anglophones, le champ des études littéraires autochtones est solidement établi dans le Canada anglais et aux États-Unis. Et si la littérature autochtone au Québec – cette tradition millénaire, qui prend la forme de publications depuis les quarante dernières années – vit un

essor notable depuis le tournant du ^{xxi}^e siècle, les chercheurs, étudiants et lecteurs se butent à un corpus critique restreint pour lire, enseigner et comprendre cette littérature. Les directeurs de *Nous sommes des histoires* font ici un grand pas pour combler ce manque en puisant dans le riche corpus critique existant du côté anglophone.

Une des contributions majeures de l'ouvrage sera de familiariser des lecteurs formés principalement dans la tradition des études littéraires occidentales avec les auteurs centraux et les grandes idées liées à la littérature des premiers peuples. À cet égard, l'écrivain wendat Louis-Karl Picard-Siouï qui signe la préface note que l'anthologie permettra de mieux comprendre la littérature autochtone d'expression française « autrement et en dehors des catégorisations eurocentriques habituelles » (p. 7). Cette précision importante souligne la spécificité de ce corpus littéraire. De surcroît, la décision de commencer l'anthologie avec la préface de Picard-Siouï s'aligne avec la perspective des directeurs d'ancrer leur projet dans le respect et l'humilité. Les trois directeurs blancs font preuve d'autoréflexivité sur leur position de pouvoir en tant que chercheurs et font la démarche importante de justifier les raisons pour lesquelles ils font ce travail, écrivant que les Premières Nations, les Métis et les Inuits ont « quelque chose à nous apprendre. Nous voulons écouter leurs histoires et contribuer à les faire connaître » (p. 11). Plus qu'un geste symbolique d'ouvrir un livre sur la critique littéraire autochtone avec une parole autochtone, ce geste déstabilise l'autorité institutionnelle associée à la direction d'un ouvrage et permet de valoriser l'expertise et l'influence fondatrice de Picard-Siouï dans le champ des études littéraires autochtones au Québec.

Dans une introduction rigoureuse, les directeurs dressent un tableau de l'histoire du milieu littéraire autochtone au Québec et de ses thématiques majeures, en même temps qu'ils présentent l'objectif central de l'anthologie, à savoir « de rendre accessibles en français quelques-unes